

Recherches féministes

Anne Innis Dagg et Patricia J. Thompson, *MisEducation : Women & Canadian Universities*

Renée Cloutier

Convergences
Volume 2, numéro 2, 1989

URI : id.erudit.org/iderudit/057569ar
DOI : [10.7202/057569ar](https://doi.org/10.7202/057569ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN 0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, R. (1989). Anne Innis Dagg et Patricia J. Thompson, *MisEducation : Women & Canadian Universities. Recherches féministes*, 2(2), 171–173. doi:10.7202/057569ar

Tous droits réservés © Recherches féministes,
Université Laval, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

J'aurais aimé en connaître davantage sur son travail à la mairie d'Ottawa. S'appuyait-elle autant sur les réseaux, les réseaux de femmes, pour réaliser ses activités ? On sait qu'elle a eu des querelles célèbres avec les autres membres du Conseil municipal mais on connaît fort mal sa façon d'agir comme maire. On sait qu'elle a œuvré à l'organisation de la société civile lorsqu'elle travaillait pour une association non gouvernementale mais, une fois au gouvernement, est-ce qu'elle a continué d'opérer avec, ou par, la société civile ?

Malgré cette lacune, il faut remercier P. T. Rooke et R. L. Schnell. Leur livre prouve que Charlotte Whitton n'était pas du tout la vieille folle que je croyais qu'elle était dans mon adolescence. Les médias l'ont toujours présentée comme une personne ridicule, habillée drôlement et disant des choses bizarres. *No Bleeding Heart* nous démontre le sérieux de Charlotte Whitton — une carrière importante et une féministe convaincue, des idées controversées mais des idées qui ont eu de l'influence. Elle n'était peut-être pas aimable, mais elle a joué un rôle important dans le développement de notre société.

Caroline Andrew
Département de science politique
Université d'Ottawa

Anne Innis Dagg et Patricia J. Thompson, *MisEducation : Women & Canadian Universities*. The Ontario Institute for Studies in Education, Toronto, 1988.

Anne Innis Dagg, coauteure de *MisEducation : Woman & Canadian Universities*, est directrice académique du programme des Études indépendantes à l'Université de Waterloo; *Patricia J. Thompson* est étudiante en sciences de l'environnement à l'Université de Waterloo. Malgré ce titre de directrice, la carrière de madame Dagg, résumée à l'endos de la page couverture, laisse déjà supposer de sa propre expérimentation du sujet traité, particulièrement de l'absence de reconnaissance du travail des femmes dans les universités : « Over the past twenty years, she has written ten books and published over fifty research papers in biology. In the 1975 International Women's Year, she was chosen one of the top living woman scientists in Canada. *She does not have tenure.* »¹ L'expertise et la reconnaissance scientifique des travaux de madame Anne Innis Dagg ne lui ont pas encore obtenu, comme les coutumes et les conventions académiques le laissent supposer en milieu universitaire, la permanence professorale.

L'histoire professionnelle de madame Dagg et ses nombreuses luttes² pour la reconnaissance de son statut ne semblent pas cependant l'avoir démobilisée dans ses actions pour l'avènement d'une université non sexiste et qui reconnaisse effectivement la place des femmes et leurs contributions. Le livre qu'elle nous offre aujourd'hui avec Patricia J. Thompson, *MisEducation : Women & Canadian Universities* en est la preuve.

À partir d'une tournée, en 1987, de plusieurs universités anglophones du pays et de visites similaires ces dernières années, les auteures poursuivent, dans leur publication, les buts suivants : *mettre en évidence la généralité de la*

discrimination sexuelle et de ses biais dans les universités canadiennes; illustrer l'incroyable atmosphère³ anti-femmes qui existe présentement dans le monde académique et qui conditionne la confiance et le respect d'elles-mêmes de toutes les étudiantes; présenter des recommandations en vue de l'amélioration de la situation des femmes dans les universités.

Les neuf premiers chapitres traitent des diverses facettes de la vie universitaire (1. les réalités de la vie étudiante; 2. les sciences et les génies; 3. les arts, le droit, la médecine; 4. les disciplines traditionnellement féminines; 5. les programmes d'études des femmes; 6. la recherche; 7. les administrations, le personnel professoral et les autres personnels; 8. les services universitaires; 9. le sexisme, le harcèlement sexuel et la violence). Le dernier chapitre présente les recommandations des auteures en vue d'améliorer la situation des femmes à l'université.

Anne Innis Dagg et Patricia J. Thompson ont réussi à travers ce livre à exprimer les nombreux malaises ressentis et vécus par plusieurs d'entre nous, étudiantes et professeures œuvrant dans les champs traditionnellement féminins ou masculins ou occupant diverses positions à l'intérieur des organisations universitaires. Elles ont surtout réussi à démontrer que ces malaises ne sont pas des fabulations, de purs produits imaginaires inventés par les féministes mais qu'ils ont des assises organisationnelles réelles bien que de plus en plus floues et subtiles. Les diverses données présentées dans cet ouvrage font voir que les gains des femmes en éducation, comme étudiantes ou professeures, sont fragiles et que cette particularité nécessite une réévaluation périodique et systématique.

Les auteures de *MisEducation : Women & Canadian Universities* ont choisi de présenter des facettes nombreuses de la vie universitaire et leurs implications sur la vie professionnelle et extra-professionnelle des femmes plutôt que de nous proposer une analyse plus en profondeur de quelques-uns de ces aspects. Le côté positif de ce choix, pour les lectrices et les lecteurs, est qu'il rend possible l'observation d'un grand nombre d'universités anglophones canadiennes et qu'il incorpore plusieurs recherches réalisées par des chercheuses ou divers organismes tels Statistique Canada et l'Association canadienne des professeurs d'université (ACPU). En cela, ce livre contribue de façon avantageuse à la généralisation d'études qui avaient un caractère plus local⁴.

Le côté négatif du choix des auteures est qu'il nous laisse sur notre appétit à de multiples endroits. Nous aurions eu besoin par moments de données plus généralisables plutôt que de simples témoignages qui ne sont pas toujours situés dans leur contexte global ou leur dimension plus particulière. Je fais référence ici à certains passages du chapitre 9 où des propos sexistes, tenus par des professeurs dans des salles de classe ou dans d'autres situations, sont rapportés sans qu'ils soient analysés en fonction de la situation d'ensemble. Ces propos, pour réels qu'ils soient, sont-ils fréquents ? Sont-ils le fait des jeunes et/ou des professeurs plus âgés ? etc. Nous ne pouvons blâmer les auteures de ne pas disposer de tous les éléments qui leur auraient sans doute permis d'établir une meilleure preuve, nous savons les difficultés de mener des recherches sur ces sujets et surtout de trouver le financement qui permette l'adoption d'une méthodologie plus sophistiquée. Nous aurions cependant aimé voir exprimer plus souvent dans ces situations une mise en garde des auteures sur le côté hypothétique de leurs énoncés.

Dans l'ensemble, cet ouvrage constitue un excellent document de référence générale pour qui s'intéresse à la condition des femmes dans les institutions d'enseignement supérieur. Les étudiantes, les étudiants, les chercheuses et les chercheurs y trouveront une source abondante d'intuitions et d'hypothèses. Les gestionnaires et les interventionnistes apprécieront particulièrement le dernier chapitre qui fournit de nombreuses pistes d'actions. Ce chapitre est très stimulant et efface la « petite déprime » qui envahit la lecture à mesure que se dessine l'image d'ensemble de la situation des femmes dans plusieurs universités anglophones canadiennes.

En finissant, nous pouvons présumer que, si les universités francophones avaient fait partie de l'échantillon, elles n'auraient pas forcément obtenu une mention exemplaire de non-sexisme. Nous aurions cependant apprécié que les auteures puissent en traiter. Bienvenue au Québec à mesdames Anne Innis Dagg et Patricia Thompson en vue de la préparation d'un prochain ouvrage !

*Renée Cloutier
Département d'administration
et politique scolaires
Université Laval*

Notes

1. Les italiques sont de moi.
2. Entre autres, Madame Dagg en a appelé devant la Cour suprême de l'Ontario du refus de la Commission ontarienne des droits de la personne de constituer une commission d'enquête concernant sa candidature qui n'avait pas été retenue à un poste de professeure dans son champ de recherches à l'Université Wilfrid Laurier (pp. 4-5).
3. « the incredible anti-woman ambience » (p. 1).
4. Je pense ici à des ouvrages comme ceux réalisés à l'Université York et à l'Université Laval : — Québec, Université Laval, *L'Université Laval au féminin*, Rapport du Comité d'étude sur la condition féminine à l'Université Laval, 1980; — Ontario, York University, *A Report to the President of York University of the Status of Women of York University. An Update of the 1975 Senate Task Force Report on the Status of Women at York University. Equity for Women : The First Decade*, 1985.

Nancy Adamson, Linda Briskin et Margaret McPhail, *Feminist Organizing for Change : The Contemporary Women's Movement in Canada*. Toronto, Oxford University Press, 1988.

Trois féministes de Toronto livrent leur pensée sur le mouvement des femmes au Canada dans un livre qui laisse la lectrice pour le moins perplexe. Selon les auteures, l'œuvre ne vise pas à étudier les thèmes qui ont préoccupé le mouvement des femmes depuis une vingtaine d'années, mais plutôt le mouvement lui-même, c'est-à-dire son histoire, ses modes d'organisation, son idéologie et son degré de réussite (p. 7).